

REMISE DE PEINE

Patrick Modiano

REMISE DE PEINE

R O M A N

Préface de Olivier Adam

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-7578-3226-4

© Éditions du Seuil, 1988
© Points, 2013, pour la préface

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

Je n'avais pas vingt ans quand j'ai lu *Remise de peine* pour la première fois. Et cette lecture a coïncidé, peu ou prou, avec le début de l'histoire qui me lie aux livres de Patrick Modiano. Je ne sais plus quel fut le premier. *Voyage de noces* peut-être. *Quartier perdu*. *Fleurs de ruine*. *Les Boulevards de ceinture*. Je ne sais plus. Mais je me souviens qu'il fut l'un de ceux-là. Et aussi de mon frère achetant un livre de poche presque au hasard, un matin au relais Hachette de la gare de Juvisy, parce qu'il avait laissé chez nous celui qu'il projetait de lire durant le trajet qui le menait à l'université parisienne où il étudiait le droit. De lui faisant irruption dans ma chambre, murs jaune pâle où s'affichait un poster étonnamment modianesque quand j'y repense, façade mystérieuse griffée de ronces et mangée de lierre d'une villa qu'on imaginait francilienne et où s'allumait une fenêtre, haut portail et jardin esquissé, silhouettes entraperçues, traces, lambeaux de vies à imaginer, une image comme tout droit sortie de ce livre précisément, dont la géographie est moins celle de ce Paris enfui si propre à l'auteur que celle de ces banlieues éloignées, « qui n'en étaient pas encore », petites

villes calmes et cossues perdues aux lisières des campagnes, qu'il m'arrivait d'entrevoir à l'occasion de tel ou tel examen de piano qui m'exigeait aux bordures de l'Essonne. Je me souviens de lui me tendant le livre et me disant « tiens tu devrais lire ça, ça devrait te plaire », de moi lui obéissant et m'y plongeant sans délai, et de l'éblouissement qui s'ensuivit. Bien sûr tout était là, déjà : les noms de rue, les annuaires, les strates temporelles superposées, les silhouettes troubles, les disparitions, le passé inavouable, l'ombre de la collaboration et de la rue Lauriston, les enquêtes en forme d'errance, les fréquentations louches, la solitude, l'abandon, le père intermittent aux activités et déplacements douteux, la mère actrice entre deux tournées, l'absence de pedigree, la pudeur et l'élégance, la peur et la douleur retenues, les zones vagues et les trous noirs, enfin toute cette mythologie précieuse et unique, portée par le mystère d'une phrase au son incomparable, mélancolique et légère, et pourtant si simple, sans caractéristique apparente, sans effet, sans signe extérieur de richesse. Les jours qui ont suivi, je me suis rendu à la bibliothèque et j'ai dévoré tout ce qu'elle proposait de l'auteur. Puis les solderies parisiennes du quartier Saint-Michel et l'argent que j'économisais sur les repas que je ne prenais plus depuis plusieurs mois déjà m'ont permis de compléter et d'ainsi me mettre à jour : me restait à guetter les prochaines parutions, quasi annuelles, rendez-vous que je n'ai jamais manqués depuis, qui jamais ne m'ont déçu, bien au contraire, à tel point qu'il me semble qu'à chaque livre l'impatience grandit encore en attendant le prochain, comme brûlant d'encore soulever ce voile qu'on croit soulever à chaque livre, qui

finalement dévoilera d'autres voiles, qu'on aura hâte de soulever à leur tour, sans qu'on sache bien si au fond les choses s'éclaircissent ou ne cessent d'épaissir le mystère... Je me souviens de ces mois de lecture comme d'une période émerveillée, enchantée en quelque sorte. C'étaient mes premiers mois à Paris, j'étudiais non loin du Bois de Boulogne, fréquentais les librairies et les cinémas d'art et d'essai des quartiers Latin et Saint-Germain-des-Prés, rejoignais parfois des amis dans les rues calmes de villes pavillonnaires plus bourgeoises que celles dont j'étais issu, et où me ramenaient chaque week-end les rames du RER D. J'évoquais dans un de ces romans, je marchais dans leurs décors, j'étais un de leurs personnages, ou du moins un de leurs frères, un de leurs descendants. Tout communiquait, s'interpénétrait, ma propre vie et les livres qui la teintaient, la recomposaient, la tordaient, dans une sorte de confusion entre fiction et réalité. Tout concordait : les lieux, l'impression de mener une double vie, les longues marches au pied des immeubles aux fenêtres allumées, les noms lus dans les halls d'immeubles, tout se tenait dans une lumière très particulière, d'un présent saturé de passé et projeté dans le futur, d'une présence incertaine et vague. Ma géographie intime évoluait, mutait, superposant les territoires des origines, résolument périphériques, banlieusards, et ceux où j'évoquais désormais, et que redessinaient, précisaient, réinventaient les romans de Patrick Modiano. Partout je guettais sa haute silhouette, moi qui portais tant d'attention aux livres et si peu aux auteurs, moi qui me désintéressais tant de ceux qui se tenaient derrière, ou dans, les livres que j'aimais, partout je m'imaginai le voir

surgir, aux abords du Luxembourg, avenue Victor-Hugo, le long des étangs du Bois de Boulogne, mais cela ne s'est jamais produit, ou seulement il y a quelques jours, tandis que j'amorçais l'écriture de ces lignes, le croisant parmi les rayons de la librairie du Bon Marché, à la fois précis et égaré, vêtu d'un long imperméable beige, comme un clin d'œil, un signe, une coïncidence étrange, « bizarre », dirait-il sans doute. Bien sûr je ne l'ai pas abordé, n'ai pas osé. Mais que j'aie pu en avoir le fantasme me renseigne assez sur l'importance qu'il revêt à mes yeux, et l'admiration que je lui porte et le hisse au rang des mythes personnels. Avec le recul, je mesure d'ailleurs combien aux souvenirs réels de ces premières années à Paris se sont en partie substitués les romans que je devorais alors, combien ces deux « récits », l'un enfui mais m'appartenant en propre, l'autre lové dans des pages dont je ne suis pas l'auteur et qui ne disent rien de moi en vérité, sont désormais inextricables. Voilà bien la force des œuvres qui vous pénètrent au plus profond. Elles se mêlent à la texture de votre propre vie jusqu'à l'indémêlable. Et relisant ces jours-ci *Remise de peine*, m'apparaît combien tout cela a forgé mon paysage mental, et par conséquence les décors, le contenu, la texture de mes textes, même si cela n'a d'évidence que pour moi, même si les traces apparentes de cette influence sont à peu près invisibles, ou si souterraines qu'elles le deviennent aux regards extérieurs. Pour autant elle demeure fondamentale et place, aux côtés d'Annie Ernaux, de Raymond Carver ou d'Henri Calet, pour d'autres motifs et sous d'autres manifestations, les livres de Patrick Modiano à un étage très particulier

parmi les œuvres qui m'importent : celui où se pressent les auteurs qui m'ont fondamentalement bouleversé, transformé, altéré, à la fois en tant qu'individu et en tant qu'auteur.

Relisant *Remise de peine* vingt ans après l'avoir découvert, donc, et alors que par souci de rattraper un retard impossible à rattraper (sur qui ? sur quoi ? Pour contrer quel sentiment d'imposture ? Quelle impression d'illégitimité ?) je ne prends jamais le temps de relire les livres et les auteurs qui m'ont fondé, alors que ma mémoire est si courte et trouée, à tel point qu'il me semble en permanence effacer ce qui a précédé à mesure que j'avance tout en demeurant obsédé par ce qui se perd ainsi, ce trou noir permanent s'épaississant sans cesse, me frappe combien ce livre a pu laisser de traces, à la fois précises et floues, ainsi qu'il se doit dès lors que l'on évoque Patrick Modiano : la maison où Patrick et son frère sont laissés par des parents qui le sont si peu, sa façade de lierre et jusqu'à ses rues environnantes, les femmes qui y vont et viennent, la bande de copains de l'école, le château abandonné du marquis de Caussade, le cirque et l'accident de trapèze, une voiture américaine, une veste de cow-boy, le nom d'une boîte de nuit, les apparitions du père, les garages parisiens, la compagnie d'adultes dont on ne saisit la vie, l'activité que par indices, pièces éparses, signes partiels et souvent indéchiffrables. Et par dessus tout cette sensation d'abandon un peu effrayante, d'angoisse sourde, d'irréalité même, qui est pour moi synonyme de l'enfance telle que je l'ai ressentie, bâtie sur du sable, filant en permanence entre les doigts, incertaine, sans contour ni centre, terre meuble où l'on

s'avance à l'aveugle, ne saisissant que des lambeaux, dans un mélange de présence et d'absence entremêlées vous laissant au sortir de l'adolescence comme tout à fait meuble et imprécis, sans identité ni racine, chien perdu sans collier. Cette impression que Modiano définit ainsi dans un autre de ses livres, et qui semble s'appliquer parfaitement à *Remise de peine*, en constituer l'horizon et le programme : « Les événements que j'évoquerai jusqu'à ma vingt et unième année, je les ai vécus en transparence – ce procédé qui consiste à faire défiler en arrière-plan des paysages, alors que les acteurs restent immobiles sur un plateau de studio. Je voudrais traduire cette impression que beaucoup d'autres ont ressentie avant moi : tout défilait en transparence et je ne pouvais pas encore vivre ma vie. »

C'est d'ailleurs aussi à la lumière des livres qui ont suivi, et singulièrement de celui qui nous invite à les éclairer, *Un pedigree*, que *Remise de peine* prend, au sein de l'œuvre de Patrick Modiano, une teinte si particulière, une nuance unique. D'abord parce qu'il s'agit là d'un des rares textes à se présenter comme si ouvertement autobiographique, ou à en donner si franchement l'illusion, Modiano semblant s'y mettre en scène sous son propre prénom, déformé à l'occasion en un émouvant car inhabituellement intime, familier, « Patoche », et retraçant avec le mélange de précision et de doutes propre au souvenir un épisode de cette enfance qu'on sait désormais avoir été la sienne, ballottée d'un pensionnat à une maison d'amis aux emplois du temps mystérieux et au passé trouble, en attendant qu'une mère actrice et un père aux activités aussi douteuses que le passé et les fréquentations, toutes liées d'une manière

ou d'une autre au borbier de l'Occupation, ne fassent signe ou ne les récupèrent pour quelques jours, semaines ou mois avant de les confier ailleurs et à d'autres. Au fond peu importe que tout cela soit véridique ou non, ce qui émeut ici, c'est bien l'effet d'éclairage, de récit désarmé, laissé à l'œil nu, immédiatement visible qui touche. Et dans le même temps que cette veine autobiographique apparente reste tissée d'un si grand trouble, de tant d'incertitudes et d'interrogations. Comme creusant le mystère qu'il fait mine de lever. Comme si, au fond dans sa propre quête, Modiano nous montrait par la preuve que l'absence de transposition fictionnelle, ou son apparence, la fidélité, réelle ou feinte, au véridique n'était le gage de rien, d'aucune vérité discernable, d'aucune levée de doutes ou d'ambiguïté.

Ensuite parce que c'est au ras de l'enfance, des perceptions et du désarroi qui lui sont intimement liés que Modiano semble nous dicter ces souvenirs. Bribes : aussi bien celles d'une mémoire par nature lacérée, incomplète, que celles de l'enfance parmi les adultes, perçus dans l'entrebâillement des portes, la distance des étages où se referment nos chambres, ne nous laissant saisir les choses qu'en échos assourdis, éclats déformés, conversations étouffées et bruits de couverts, sons des moteurs s'éloignant dans les lointains. Bribes d'un monde adulte dont on n'appréhende qu'en surface les enjeux et les secrets, comme placés devant un téléviseur dont le son est coupé au beau milieu d'un film, ne pouvant se fier qu'à des gestes qu'il ne nous reste qu'à interpréter, sans en connaître le contexte, les tenants, les aboutissants, ignorant jusqu'à l'identité précise des protagonistes.

Dans ce grand jeu de dominos, de voiles auquel nous invite l'œuvre de Modiano, je ne cesse depuis sa parution de me raccrocher à la lecture d'*Un pedigree*, relayant l'auteur dans sa propre enquête, la doublant de la mienne. Une enquête sur l'enquête, en un sens. Que chaque lecteur mène en secret, au fil des livres et des années, je crois. La période évoquée dans *Remise de peine* y occupe une page environ. « Entre Jouy-en-Josas et Paris, mystère de cette banlieue qui n'en était pas encore une. Le château en ruine et, devant lui, la prairie aux herbes hautes d'où nous lâchions un cerf-volant. Le bois des Metz. Et la grande roue de la machine à eau de Marly qui tournait dans un bruit et une fraîcheur de cascade. » « Des allées et venues de femmes étranges [...] parmi lesquelles Zina Rachevsky, Suzanne Baulé, dite Frede, la directrice du Carroll's, une boîte de nuit rue de Ponthieu et une certaine Rose-Marie Krawell, propriétaire d'un hôtel, rue du Vieux-Colombier, et qui conduisait une voiture américaine. Elles portaient des vestes et des chaussures d'homme, et Frede, une cravate [...] Un soir, [...] mon père [...] me demande ce que je voudrais faire dans la vie. Je ne sais pas quoi lui répondre. » L'œuvre de Modiano est un fascinant work in progress à ciel ouvert. Chaque livre en prend une double signification. Nous invitant à la considérer dans sa pleine autonomie d'œuvre accomplie, close sur elle-même, et dans le même temps comme la nouvelle pièce d'un puzzle où rien ne s'emboîte jamais tout à fait, dont certaines parties restent tout à fait « vides », quand d'autres finissent par prendre des contours dont la précision ne cesse de s'affiner. Il en est bien sûr ainsi de son père, la grande affaire de l'œuvre modianesque, dont on

retrouve ici la présence fuyante, aussi bien que les échos indirects, à travers l'évocation de la « rue Lauriston ». Rudy, son frère, par contre, semble, au regard de l'œuvre entière, un centre absent, un silence assourdissant. Page 44 d'*Un pedigree*, pourtant, on peut lire ceci, sur quoi Modiano ne reviendra plus dans la suite du livre : « En février 1957, j'ai perdu mon frère. [...] À part mon frère Rudy, sa mort, je crois que rien de tout ce que je rapporterai ici ne me concerne en profondeur. » Ce qui étreint d'autant plus, dans *Remise de peine*, ce qui serre le cœur au regard de ces lignes, c'est précisément cette évocation, à la fois fugitive et omniprésente, pudique, délicatement évasive, sans précision ni commentaire, discrète, mais si rare qu'elle en devient infiniment saillante, du frère cadet de « Patoche ». À cet égard, *Remise de peine* n'en est que plus bouleversant, et, loin de constituer une digression mineure à l'aune de l'œuvre modianesque, semble animé d'un moteur secret : graver sur la page ces moments vécus entre frères, ces mémoires d'un temps dont on peut encore se souvenir en prononçant les mots : moi et mon frère.

Olivier Adam

Pour Dominique

« Il n'est guère de famille pour peu qu'elle puisse remonter à quatre générations qui ne prétende avoir des droits sur quelque titre en sommeil ou bien sur quelque château ou domaine, des droits qui ne sauraient être soutenus devant un tribunal mais qui flattent l'imagination et qui écourtent les heures d'oisiveté.

Les droits qu'un homme a sur son propre passé sont plus précaires encore. »

R. L. Stevenson,
Un chapitre sur les rêves.

C'était l'époque où les tournées théâtrales ne parcouraient pas seulement la France, la Suisse et la Belgique, mais aussi l'Afrique du Nord. J'avais dix ans. Ma mère était partie jouer une pièce en tournée et nous habitons, mon frère et moi, chez des amies à elle, dans un village des environs de Paris.

Une maison d'un étage, à la façade de lierre. L'une de ces fenêtres en saillie que les Anglais nomment *bow-windows* prolongeait le salon. Derrière la maison, un jardin en terrasses. Au fond de la première terrasse du jardin était cachée sous des clématites la tombe du docteur Guillotin. Avait-il vécu dans cette maison ? Y avait-il perfectionné sa machine à couper les têtes ? Tout en haut du jardin, deux pommiers et un poirier.

Les petites plaques d'émail accrochées par des chaînettes d'argent aux carafons de liqueur, dans le salon, portaient des noms : Izarra, Sherry, Curaçao. Le chèvre-feuille envahissait la margelle du puits, au milieu de la cour qui précédait le jardin. Le téléphone était posé sur un guéridon, tout près de l'une des fenêtres du salon.

Un grillage protégeait la façade de la maison, légèrement en retrait de la rue du Docteur-Dordaine. Un jour,

on avait repeint le grillage après l'avoir couvert de minium. Était-ce bien du minium, cet enduit de couleur orange qui reste vivace dans mon souvenir ? La rue du Docteur-Dordaine avait un aspect villageois, surtout à son extrémité : une institution de bonnes sœurs, puis une ferme où on allait chercher du lait, et, plus loin, le château. Si vous descendiez la rue, sur le trottoir de droite, vous passiez devant la poste ; à la même hauteur, du côté gauche, vous distinguiez, derrière une grille, les serres du fleuriste dont le fils était mon voisin de classe. Un peu plus loin, sur le même trottoir que la poste, le mur de l'école Jeanne-d'Arc, enfoui sous les feuillages des platanes.

En face de la maison, une avenue en pente douce. Elle était bordée, à droite, par le temple protestant et par un petit bois dans les fourrés duquel nous avons trouvé un casque de soldat allemand ; à gauche, par une demeure longue et blanche à fronton, avec un grand jardin et un saule pleureur. Plus bas, mitoyenne de ce jardin, l'auberge Robin des Bois.

Au bout de la pente, et perpendiculaire à elle, la route. Vers la droite, la place de la gare, toujours déserte, sur laquelle nous avons appris à faire du vélo. Dans l'autre sens, vous longiez le jardin public. Sur le trottoir de gauche, un bâtiment avec une galerie de béton où se succédaient le marchand de journaux, le cinéma et la pharmacie. Le fils du pharmacien était l'un de mes camarades de classe, et, une nuit, son père s'est tué en se pendant à une corde qu'il avait attachée à la terrasse de la galerie. Il paraît que les gens se pendent en été. Les autres saisons, ils préfèrent se tuer en se

